

CULTURE(S) Arts plastiques

# Gardien du cosmos

Ami de Jean-Michel Basquiat, installé à New York depuis 1988, le plasticien ivoirien Ouattara Watts expose pour la première fois dans son pays natal, à Abidjan.

ANNA SYLVESTRE-TREINER

**D**e sa voix ronde au léger accent américain, Ouattara Watts l'assure : « Pas de problème, je vais vous raconter. Si j'en ai marre ? Non. *You know*, j'aime beaucoup parler de Jean-Michel. » Aujourd'hui, le plasticien ivoirien est bien plus que « l'ami de Basquiat », mais encore et encore, j'aime de raconter cette soirée de 1988 où il a croisé le prodige américain. Il se souvient du Tout-Paris qui se pressait dans la galerie d'Yvon Lambert, de ces pseudo-experts qui ne comprenaient rien et décriaient les « graffitis » de Basquiat. Il se souvient du jeune homme, dont il connaissait les toiles mais pas le visage, venu le voir, lui, l'autre Noir de cette soirée blanche et BCBG. « Tu t'appelles comment, toi ? Et tu fais quoi dans la vie ? – Je suis peintre. – Peintre ? Je veux voir tes toiles ! » Il se souvient d'eux quittant comme des enfants le vernissage pour filer dans son atelier, puis de la soirée festive et arrosée jusqu'au petit matin. Du lendemain, quand Basquiat l'a cherché partout dans la capitale et a fini par le retrouver. Des deux toiles qu'il a aimées et lui a achetées. Il raconte cette évidence et ce coup de foudre. Il se rappelle qu'après ils ne se sont plus quittés. « Jean-Michel et moi, c'était... *you know*, c'était le destin. »

Tous deux étaient artistes, révoltés, passionnés. « Peut-on être un artiste noir et ne pas être

militant ? ! Notre fureur nous a rapprochés. Lui, c'était à l'extérieur, moi, à l'intérieur, je bouillonnais. Avec Basquiat, on se comprenait *one hundred percent*. » L'un a 27 ans, l'autre 30. L'un est américain d'origine haïtienne, l'autre ivoirien et vit à Paris. L'un, fasciné par l'Afrique, est allé à la recherche de ses racines à Korhogo, dans le nord de la Côte d'Ivoire, deux ans auparavant ; l'autre en est originaire et a été élevé dans les secrets de son grand-père chamane.

## « Différent »

Deux mois après leur rencontre, Basquiat fait venir Watts chez lui, à New York. Il lui présente l'Amérique, des amis, des critiques, et fait définitivement basculer sa carrière.

## MAGIE DES COULEURS

**Le noir, le rouge, le bleu... Chez Ouattara Watts, les couleurs sont toujours vives et explosives, comme le jaune du *Flash of Shango*, qu'il expose en ce moment à Abidjan. Référence explicite à la divinité yorouba maître du feu, des éclairs et du tonnerre, l'œuvre réunit un immense totem entouré de signaux, de chiffres et de nombreux symboles.**

**Chez l'artiste, qui dans tous ses travaux mêle symboles ancestraux – ici des tabourets dogons, là des figures de fétiches – et références contemporaines, tout est à décrypter. « Ce n'est pas tant la magie qui m'intéresse, mais le concept même de magie », explique celui chez qui la métaphysique est omniprésente. Ouattara refuse d'en parler, mais, dès son**

**plus jeune âge, dans le nord de la Côte d'Ivoire, il a été initié aux rites sacrés sénégalais par son grand-père chamane et reste habité par une vision transcendante du monde. « La magie plane sur l'art », assure-t-il. Ouattara Watts peint ainsi la magie du cosmos, lui donne sens et organise son chaos, devenant lui-même magicien.**

A.S.T.



VINCENT FOURNIER/JEUNE AFRIQUE

elles ont débarqué à Dakar avec quinze jours de retard. Maintes fois, Watts, dont les tableaux se vendent entre 35 000 et 160 000 euros, a exposé à Rome, New York, Paris, Venise... Mais jamais l'artiste n'était revenu chez lui présenter ses œuvres. Des titres aux symboles, des matières aux silhouettes, l'Afrique y est pourtant tellement présente!

Cette fois, pourtant, c'est la bonne. Les toiles ont rallié le continent, et les châssis sont arrivés à temps. Pour la première fois, depuis le 22 novembre et jusqu'au 26 janvier, Ouattara Watts expose à Abidjan, sa ville natale. « Avant, ce n'était pas le moment », explique-t-il simplement. Il a déplié ses immenses œuvres sur les murs de la galerie Cécile Fakhoury. Mélanges de matériaux et de couleurs, d'influences, de langages et de signes, elles dévoilent un chaos signifiant. « J'ai toujours peint de grandes toiles, si grandes qu'elles n'entraient pas dans mes chambres de bonne. Elles me rappellent les grands espaces et la savane. Elles sont à la mesure de ce que je montre: le cosmos. » Le fruit de plusieurs mois haletants et effervescents: lorsque Ouattara Watts travaille, c'est sans relâche. Dans son atelier, la musique résonne, et sur ses toiles les tempos se font entendre. Alors que l'exposition est intitulée « Before Looking at this Work, Listen to It », ce sont les notes du dernier album d'Alpha Blondy et les mélodies jazz de John Coltrane qui ont accompagné l'artiste ces derniers mois. « Pour moi, musique et peinture sont indissociables. Comme lors des cérémonies rituelles dans le Nord ivoirien. Les masques, les danses, c'est de la peinture en mouvement », explique-t-il. Pour ce retour sur ses terres, il n'a rien changé à ses habitudes de travail et espère simplement « être compris ».

La Côte d'Ivoire, il l'a quittée il y a près de quatre décennies, alors qu'il avait à peine plus de 20 ans. Ses amis voulaient devenir médecins ou professeurs, lui passait ses journées à la bibliothèque de l'Institut français à



Flash of Shango, 2002-2018.

lire et à regarder du Picasso, du Rothko et du Modigliani sur papier glacé. Depuis tout petit et les heures à observer les sculpteurs tailler des masques dans le bois, Watts se sent « différent », il sait qu'il a « un don ». Il en est alors persuadé: ce n'est pas à Abidjan, où l'on construit des stades plutôt que des musées, qu'on peut devenir peintre. Pour lui, ce sera Paris et les Beaux-Arts.

### Un pote nommé Picasso

En 1979, il débarque dans ce temple français et y fait l'apprentissage des préjugés autant que des techniques. « Mes profs avaient une idée préconçue de ce que je devais faire. J'étais africain, alors je devais faire de l'"art africain". Utiliser du sable, de la terre, *you know*... À l'heure du cubisme et du dialogue entre l'Afrique et les artistes européens, cela me paraissait fou. Ce n'était pas du racisme mais de l'ignorance », estime Watts. Heureusement, il y a les copains, la vie de bohème, les rencontres. D'abord Claude Picasso, le fils de Pablo, qui lui achète ses premières toiles et lui permet de payer son loyer et du matériel pour continuer à travailler. Puis Olivia Putman, la fille de la designer et architecte Andrée Putman, qui

devient son agent. La critique Gaya Goldcymer ensuite, qui lui ouvre les portes de galeristes. Et enfin, Basquiat, qui lui offre New York.

Ouattara Watts s'installe aux États-Unis un an après la mort de son ami. Il ne quittera plus Manhattan. « J'adore New York. Immédiatement, j'y ai été bien plus chez moi qu'en Europe. Cela m'a rappelé Abidjan. » Il y a la fureur de la ville, le bruit, l'effervescence. « Là-bas, tout le monde était plus accessible. Tu faisais une soirée, et de grands noms comme Brice Marden venaient et s'intéressaient à ton travail. Le milieu de l'art américain, pour moi, c'est le *best* », dit-il. À cette époque, il est aussi plus facile d'être un artiste noir à New York qu'à Paris.

Depuis, Ouattara Watts a acquis la nationalité américaine, mais il ne se sent pas plus américain qu'ivoirien ou français. « Pour moi, un artiste ne peut être qu'universel. J'ai toujours considéré les choses au-delà des frontières, des cartes et de la géographie, explique-t-il. Pour moi, le monde n'est que spiritualité, et dans ce monde chacun a un rôle. » À 61 ans, Ouattara Watts semble avoir trouvé sa place. « *You know*, je suis un gardien du cosmos. » ■